



Risque de secours, par Gérard Feldzer

*« Le plus beau risque de ma vie a été de porter secours
à quelqu'un qui n'avait pas beaucoup d'issues. »*

Témoignage Risque de chance, le 13/04/2019 à Paris, de Gérard Feldzer, pupille de la nation, pilote, consultant médias et vulgarisateur en aéronautique et en transports, membre de l'Académie de l'air et de l'espace depuis 2000. Président honoraire de l'Aéro-club de France, fondateur de l'association Les ailes dans la ville, président d'Aviation sans Frontières, vice-président de l'école d'ingénieurs Estaca.

Gérard, toi dont l'oncle Constantin, pilote de chasse pendant la guerre, te disait toujours : « Si tu peux, vas-y! », peux-tu me dire, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?

Le plus beau risque dans la vie, c'est de porter secours à quelqu'un qui n'a pas beaucoup d'issues.

As-tu un exemple vécu de ce beau risque ?

Lorsque j'étais pilote bénévole à Aviation sans Frontières pour les camps de réfugiés que j'alimentais avec mon petit avion, notamment à la frontière de l'Éthiopie, de la Somalie, au Mozambique en guerre et en Ouganda, j'ai assisté à des scènes qui m'ont épouvanté. Quand tu vois

une femme, une mère qui est un squelette, qui n'a plus de lait, qui porte deux enfants dans les bras et se trouve obligée de sacrifier l'un des deux enfants pour sauver l'autre... eh bien, tout est dit. On ne peut plus être comme avant. Ces atrocités-là sont les pires, et nous en sommes quelque part responsables. Il y a les guerres, or, elles sont alimentées par du fric et des armes. Il y a les réfugiés climatiques, et là aussi nous y sommes pour quelque chose. Donc, si l'on peut faire quelque chose, même un simple petit geste tous les jours, en faveur d'un monde meilleur, on le ressent comme une grande récompense.

Comment l'as-tu vécu et qu'est-ce qui était vraiment important pour toi, voire pour plus grand que toi ?

Je suis tout petit ! (Rire). Cette petite taille m'a bien servi tout de même, quand j'ai fait ma sélection d'astronaute. Quand on est petit, le cerveau s'irrigue un peu mieux. Cela se vérifie : quand on est dans la centrifugeuse apparaît ce qui s'appelle le voile noir, c'est-à-dire que le sang descend du cerveau, on ne voit plus clair ; à ce moment-là, les petits sont avantagés. Et puis, au prix du kilo envoyé dans l'espace, mieux vaut être petit.

Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même, par toi-même qui te donne le goût de vivre ?

Je suis pupille de la Nation. Je ne suis pas le seul ; des orphelins, il y en a eu bien d'autres. Et j'aurais presque envie de dire merci pour cette situation, parce que, quand il t'arrive quelque chose de dur, cette expérience te permet de rebondir. Il est bon que tout n'arrive pas tout cuit. Je vois beaucoup de copains qui ont des problèmes avec leurs enfants, parce que ceux-ci sont gâtés, pourris. Ils ne font plus la différence entre ce qui leur est dû et ce qui ne l'est pas.

Quelle est ta contribution au monde, ta mission, ta vocation ?

Je n'ai pas l'âme missionnaire du tout. Je suis plutôt un anticlérical primaire. Comme disait la chanson de Brassens – la formule n'était pas de lui : « Notre père qui êtes aux cieux, restez-y, moi je reste sur la Terre qui est si jolie. » Ma contribution, c'est d'essayer d'entendre, d'écouter. On peut tirer des plans sur la planète, et si l'on arrive à déceler quelque chose

qui peut contribuer à vous rendre un peu généreux, ce n'est pas mal. Ce qui est le plus dur à donner, c'est le temps. Donner de l'argent, finalement, ce n'est rien. Donner du temps, prendre du temps pour écouter les gens, c'est vachement précieux. Cela, il faut le faire.

Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

Oui, c'est ce que l'on appelle la sérendipité. On cherche quelque chose et l'on découvre autre chose. Le plus bel exemple, pour moi, c'est celui d'un laboratoire pharmaceutique qui avait fabriqué un médicament, une souche pour soigner l'hypertension artérielle, avec des expérimentations sur les humains. Et ces derniers se sont aperçus que cela les faisait bander. Le Viagra est né comme ça, pour quelque chose qui n'avait rien à voir ! Le monde de la recherche est très large, il faut avoir les yeux ouverts pour saisir des choses qui peuvent paraître complètement aberrantes. Je suis vice-président d'une école d'ingénieurs, que j'avais rachetée quand j'étais élève, car c'était plus facile pour avoir le diplôme. (Rire) Aujourd'hui, cette école existe encore, elle a 1 500 élèves et 250 enseignants-chercheurs. Je leur dis : « Éclatez-vous, ne mettez pas de limites à l'absurde, soyez inventifs, créatifs et du coup vous trouverez des choses totalement inattendues. »

Est-ce un risque de chance d'être un pupille de la Nation qui a décidé de vivre tous ses rêves ?

C'est particulier, car j'étais pupille de la Nation dans une banlieue ouvrière à l'époque, Levallois-Perret. J'étais montré du doigt, parce que j'étais habillé par la mairie. La panoplie de la mairie, c'était une cape et de gros godillots : le contraire de la mode. Alors j'étais désigné comme le pauvre... Il n'y a rien de pire, car l'on te regarde avec un œil compatissant. J'ai horreur des gens qui donnent. On ne doit pas donner, on doit développer. C'est pour cela que j'ai monté Zebunet, le microcrédit destiné à l'élevage, parce qu'ainsi l'on redonne de la dignité aux gens. On ne leur donne pas d'argent, on leur dit : « Je te prête de quoi acheter un zébu, un cochon, une chèvre et avec le bénéfice que tu vas faire on va t'aider, tu vas pouvoir me rembourser. » On établit un vrai contrat avec quelqu'un qui n'a rien. Il ne sait même pas lire et écrire, on lui fait mettre son pouce en guise de signature. C'est formidable, car il se crée un équilibre. On ne le regarde pas d'en haut sur le thème : « On va aider les petits nègres. » Non, on va

faire en sorte qu'il puisse se tirer d'affaire par lui-même. C'est un gros succès à Madagascar et au Vietnam, où l'on fait de la méthanisation; on peut concilier l'écologie et l'économie.

Qui es-tu comme magicien et que fais-tu en tant que magicien dans ce monde ?

Magicien, c'est un mot qui est difficile. (Rire) Le magicien, c'est la personne qui est capable de faire disparaître quelqu'un, mais aussi de révéler la vraie personne qui se cache derrière un masque ou derrière une posture. On devrait apprendre cette technique à beaucoup de politiques, d'ailleurs.

Que voudrais-tu voir se réaliser dans le monde au travers de toi et au-delà de toi ?

J'ai commencé à écrire un livre que je n'ai jamais pu terminer. C'est le roman d'un jeune couple de chercheurs qui trouvent un remède contre le cancer. Pas n'importe quel cancer, mais je ne vais pas raconter l'histoire. Lui devient l'homme le plus recherché du monde, car il reste dans l'anonymat. Il veut négocier quelque chose pour le monde. Il envoie son remède, de façon anonyme, à des chefs d'État atteints du cancer, et ils guérissent. Mais il menace d'arrêter l'envoi de ce médicament s'il n'obtient pas satisfaction. La question que tout le monde se pose, c'est : « Que va-t-il demander ? » Il est recherché par toutes les polices du monde, par tous les laboratoires du monde. Il devient l'ennemi public numéro un, alors qu'il devrait être l'ami public numéro un. Or, qu'est-ce qu'il demande ? La fin de la faim dans le monde et la fin des guerres. Des choses totalement utopiques, qui ne se réaliseront jamais. Du coup, je n'ai jamais pu terminer le bouquin.

Qu'est-ce que tu aimerais mettre à la place du difficile de notre monde ?

Notre monde ne va pas bien. J'aime beaucoup les astronautes. Je suis en train de monter avec eux un pacte pour le climat pour les élections européennes. J'avais participé à la sélection pour être astronaute, j'étais dans les dix finalistes, malheureusement je n'ai pas été pris, mais cela m'a permis de regarder le monde autrement. Mon rêve, c'était d'aller là-haut pour regarder la Terre. Tous les astronautes, sans exception, quand ils reviennent sur Terre font un bilan de la Terre. Ils m'ont donné une phrase

que j'aime beaucoup : « Nous sommes tous embarqués dans un vaisseau spatial qui file à 105 000 km/h autour du soleil. Ce vaisseau spatial s'appelle la Terre, et nous les terriens nous en sommes l'équipage, qui mène le destin de ce que nous voulons en faire. » Je trouve ça très beau.

Partages-tu la vision de Jean Vanier : « Toute personne est une histoire sacrée » ?

Oui. Chaque fois que quelqu'un disparaît, c'est un livre d'histoire qui disparaît. Je me souviens très bien de l'avion Concorde. Pourquoi le Concorde ? Parce qu'un de mes meilleurs copains, parrain de mes enfants, s'est tué dans le crash du Concorde à Roissy. Du coup, j'ai fait une vidéo pour ses enfants, jeunes à l'époque. Je leur ai dit : « Voilà la vie de votre père. » Ils ne connaissaient pas leur père. Ça a été formidable. En rassemblant des photos, des vidéos, des interviews, des copains, etc., j'ai découvert quelqu'un. Il y aurait un Wikipédia à monter, où l'on pourrait raconter la vie de chacun. Il n'y a pas de vie anodine. Il y a toujours quelque chose à raconter. Quand j'étais président de l'Aéro-club de France, il y avait encore beaucoup de survivants de la dernière guerre qui se retrouvaient là pour discuter. On leur offrait le bar pour se retrouver entre copains. Ils ont vécu des aventures incroyables, comme l'épopée du Normandie-Niémén. Je leur demandais de raconter leur histoire, et quand je n'y étais pas parvenu et que je voyais quelqu'un disparaître, je me disais : « Quel imbécile je suis, j'aurais dû l'interviewer, le filmer, le torturer pour qu'il me ressorte son histoire ! Pour que cela ne tombe pas dans l'oubli. » Quelqu'un qui meurt, c'est un livre qui disparaît.

Qu'est-ce que tu vis dans ta vie que tu souhaiterais voir continuer ?

L'amitié.

As-tu un défaut dont tu souffres ?

Oui, j'ai un gros, gros défaut, je ne sais pas dire non. Résultat, je n'arrive pas à tout assumer et je déçois les gens – et ça, c'est terrible. Il y a un moment où il faut avoir le courage de dire : « Eh bien non, je ne peux pas. »

Quelle est l'intention positive qui se cache derrière ce défaut, à ton avis ?

Quand j'étais tout gamin, on m'a aidé. J'avais la main comme ça (geste de la main tendue), et on me mettait dedans ce qu'il fallait. Maintenant, je retourne ma main, c'est moi qui donne. La grande revanche ! Quand on a subi des malheurs, qu'on a souffert, même si, en ce qui me concerne, je n'estime pas avoir souffert beaucoup, on a des dettes. Il faut savoir les rembourser. J'ai monté une affaire qui s'appelle Les ailes de la ville. Je fais construire de petits avions par des jeunes des banlieues, qui sont totalement sortis du programme scolaire. C'est une main qu'on leur tend. Autour de l'avion, il y a de la menuiserie, de la mécanique, de l'électricité, de la tôlerie, etc. Donc on leur apprend un métier et on reprend les bases. Par exemple, on leur dit : « Bon, l'avion est en bois, nous allons acheter le bois, qui vient de Californie. Où se trouve la Californie sur la carte ? » Ensuite, on va acheter le bois, il en faut tant de mètres carrés : on apprend les surfaces ; et puis cela fait le tiers du budget : on apprend les fractions, etc. Au bout d'un an, on a mis ces jeunes à un niveau correct.

Il s'agit maintenant de voler dans l'avion. Grosse prise de responsabilité ; là, ils ne sont pas fiers. D'ailleurs, quand on voit des mecs qui roulent les mécaniques, on leur lance : « Dis donc, on va essayer l'avion, qui veut venir ? » On leur montre que ce qu'ils ont réalisé était hyper-dangereux, parce que s'il manque un point de colle, une goupille, un écrou, etc., on est mort. Mais on va y aller quand même ! Là, il n'y a plus personne. On fait alors ce qu'on appelle un contrôle qualité. C'est formidable. Un jour, un garçon part en stage – on essaie de leur faire connaître le monde de l'entreprise. Le patron faisait des réseaux informatiques. Il me dit : « Ton petit gars ne sait pas lire, il ne sait pas écrire, mais en réseau il est balaise, alors je veux le garder. » Bon, très bien. Le jour de l'inauguration, on avait achevé de fabriquer l'avion avec le reste de l'équipe, et le jeune revient en costard, cravate et tout, ses copains se f... de sa gueule évidemment. Mais en partant, il me donne une enveloppe avec un billet dedans. Et il se met à pleurer, car il avait trouvé sa voie et il avait envie de rendre ce qu'on lui avait donné.

Est-ce que tu as des mentors et quels messages te portent-ils ?

Je n'ai pas de mentor. Non, non, c'est rare. Un mentor c'est quelqu'un qui t'épaule.

Constantin peut-être ?

Oui, bien sûr, mais il n'est plus là. Un mentor, c'est effectivement quelqu'un que l'on peut admirer. L'oncle Constantin était totalement atypique, héros, humaniste. Des gens comme ça, j'en ai connu deux : Spinetta, le patron d'Air France, et Béchat, le patron de Safran, qui est mort. C'étaient de grands patrons. Ce que j'appelle « grands patrons », ce sont des gens humanistes qui savent écouter les autres.

Ta vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?

Oui, bien sûr. Nous sommes ici à Good Planet, chez Yann Arthus-Bertrand qui parle beaucoup d'amour. Il n'y a pas un seul discours où il ne parle pas d'amour et je suis en totale fusion avec lui, là-dessus. Oui, oui, on a besoin d'amour. Toutes sortes d'amour d'ailleurs.

Faut-il tout oser demander dans la vie ?

Oui, il ne faut pas avoir de complexe. Il faut dire les choses comme elles sont, avec le maximum de transparence, de sentiments. Avouer ses faiblesses aussi. Évidemment, d'autres peuvent se servir de cet aveu, mais après tout, qu'ils s'en servent !

Pourquoi as-tu accepté ma demande d'interview ?

Tu as une force de conviction incroyable. Et encore une fois, je ne sais pas dire non.

Donc, le plus beau risque dans la vie, en un mot, c'est ?

Le courage.

Le mien aura été de partager ce moment avec toi aujourd'hui... Merci du fond du cœur. As-tu une question ?

J'ai tellement de questions ! Je suis en questionnement permanent sur moi-même, déjà. Je ne sais pas qui je suis, je ne sais pas où je vais. Mais au hasard des rencontres, de belles rencontres comme celle-ci, j'apprends. Il ne faut pas laisser échapper les choses qui passent devant toi, car elles ne se représentent plus. Il y a un pote qui passe, on doit partager des idées, des événements, on lui serre la main et on ne se quitte plus. Voilà, c'est cela la vie.

Tu es une belle personne. Merci Gérard.